



Jour 12 East Kizimkazi , la curée.

La géographie du village est curieuse: il s'étend de la mer à la campagne sur plusieurs kilomètres quand une petite route sur la droite oblique vers le marché aux poissons et une autre plage d'hôtels vides où de nombreux pêcheurs sont rassemblés. C'est la criée, le lieu où l'on crie, où l'on hurle et où les billets s'échangent plus vite que sur un marché au bovins dans les années soixante dix en Normandie.

Thons énormes, raies manta géantes et espadons s'échangent à trois ou quatre dollars le kilo. Les pêcheurs de Zanzibar ne sont pas pauvres. Les eaux sont poissonneuses et les pêches semblent miraculeuses, les maquignons sont pleins aux as.



Les petites mains, c'est une façon de parler, tirent, découpent, trient, déchirent, transportent, chargent. Ce soir les étals de la capitale de l'île, Stone Town, et ceux de Dar Es Salam, sur le continent, seront bien garnis.



La plage de rêve est un abattoir, il faut s'y mettre à plusieurs pour dépecer une raie manta dont la peau, rêche et dure use le fil des coutelas bien affûtés. Les tueurs sont à la tâche.





C'est un carnage sur une plage de carte postale. Dans la chaleur de la fin de matinée, des effluves de sang et de chair chauffée au soleil flottent dans l'air immobile et donnent mal au cœur.



Tout ce qui roule est réquisitionné pour acheminer les énormes carcasses. Il faut aller vite, les camions frigorifiques sont des scooters avec remorque découverte.





Il est presque midi, la plage se vide de pêcheurs et d'acheteurs, le soleil se cache un instant. Les gamins envahissent l'endroit et permettent au photographe de cesser de s'intéresser à la mêlée des corps, des carcasses, du sang et de la sueur pour se concentrer sur un tableau aux lignes simples et rigoureuses construit dans l'harmonie des enfants et des bateaux .

Un tiers, deux tiers, deux tiers un tiers, en long, en large, et en travers.